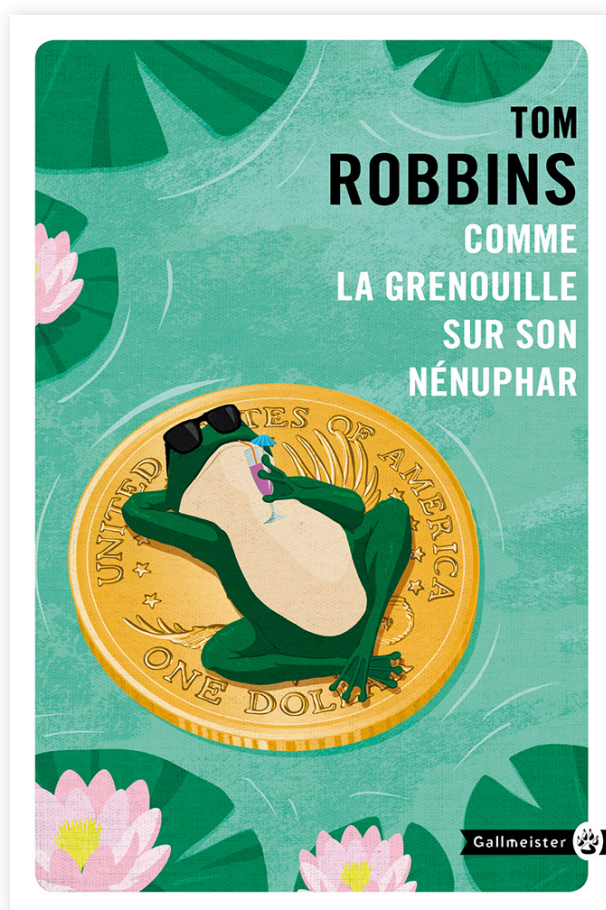




Comme la grenouille sur son nénuphar

Tom Robbins



DOSSIER DE PRESSE

CONTACT ET INFORMATION

Éditions Gallmeister / 13, rue de Nesle / 75006 Paris
Tél. : 01 45 44 61 33 / info@gallmeister.fr

août 2014

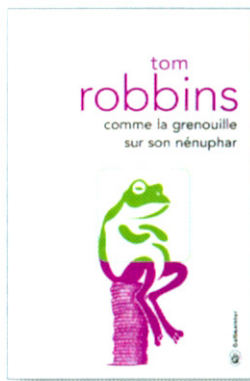
marie france

Une fantaisie

On abandonne toute logique et on se laisse embarquer par Tom Robbins (l'auteur de l'excellent *Même les cow-girls ont du vague à l'âme*) dans une fable rocambolesque et savoureuse. En un week-end, la jeune trader Gwen voit les marchés financiers s'écrouler, sa meilleure copine disparaître, comme le singe kleptomane de son petit ami. On en passe et des meilleures. Une fantaisie débridée qui met à mal une Amérique où le rêve peut virer au cauchemar.

B.B.

Comme la grenouille sur son nénuphar de Tom Robbins.
Gallmeister, 480 p., 11,50 €.



LiRE:

Décembre 2009

MEILLEUR LIVRE DE L'ANNÉE 2009

ÉLU PAR **LiRE:** CATÉGORIE ROMAN GONZO

Roman Gonzo

**Comme la grenouille sur son
nénuphar (Half Asleep in Frog
Pajamas)** par **Tom Robbins**,

(très bien) traduit de l'américain

par François Happe,

426 p., Gallmeister, 24,90 €



Il existe des livres amusants, des livres importants, des livres obsédants, mais combien de livres A LA FOIS drôles et profonds ? *Comme la grenouille sur son nénuphar* est de ceux-là. Pourtant, Tom Robbins, 77 ans, rescapé des sixties sous LSD, des millions de volumes vendus aux Etats-Unis, semble maudit en France – avec pas moins de quatre éditeurs en cinq romans, dont l'irrésistible *Féroces infirmes, retour des pays chauds* (Le Cherche Midi). Cette *Grenouille* pourrait changer la donne. On y suit les tribulations de Gwenn, trader sexy à Seattle, au lendemain d'un krach boursier. Elle croisera un macaque kleptomane, une pléiade de batraciens et même l'amour – sous les dehors d'un gourou fasciné par les Dogons. Enoncée ainsi, cette *Grenouille* pourrait paraître indigeste. Ce serait compter sans l'art du récit et de la métaphore selon Robbins – « Sa pomme d'Adam ressemble à une balle de squash rebondissant sur les marches d'un temple aztèque » désigne ici un personnage émotif... Insidieusement, à travers ce joyeux maelström, le romancier nous enjoint de nous immerger dans la poésie du monde plutôt que de céder à une consommation effrénée. Ce qui en langage Robbins donne : « N'oublie pas, ma petite : la flûte a été inventée avant la roue. »

NOMINÉS

**Freelance. Grover Lewis à Rolling Stone,
une vie dans les marges du journalisme**

par **Philippe Garnier**,

448 p., Grasset, 20,90 €

Texas Marijuana par **Terry Southern**,

290 p., Gallmeister, 23,50 €

Le matricule des anges

Octobre 2009

CRITIQUE **DOMAINE ÉTRANGER**

La tête à l'envers

Satirique, Tom Robbins dépeint les affres d'une courtière en bourse plongée dans une tourmente à la fois existentielle et financière.

Gwen Mati est une jeune Américaine d'à peine 30 ans, d'origine mi-galloise mi-philippine. Taille moyenne, peau mate, nez pointu, « yeux marron cheveux noirs », petits seins, plutôt jolie, et une voix trop haut perchée à son goût qui lui a valu, enfant, le sobriquet de « couineuse ». Elle est courtière en bourse chez Posner, une banque d'affaires de Seattle, brasse des millions et n'aspire dans la vie qu'à gagner encore plus. Elle roule en Porsche, boit un peu d'alcool non parce qu'elle aime ça mais pour avoir la voix grave, ne fume pas et assaisonne ses salades de vinaigre « plus cher que du champagne ». Elle possède une Rolex en or, un imperméable Armani, et un petit ami Belford, un agent immobilier décrit comme « deux fois plus gentil qu'il est chiant ». Ce luxe de précisions n'aurait pas de raison d'être si Gwen Mati, ce n'était « toi », lecteur. Tom Robbins a en effet adopté dans l'intégralité de son roman – souvenir de *La Modification* de Butor ? – une seconde personne du singulier visant à faire de tout un chacun l'héroïne de *Comme la grenouille sur son nénuphar*. « A l'approche de la trentaine, tu entends le tic-tac de l'horloge. Seulement toi, ce n'est pas des bébés que tu veux faire, c'est du fric. Tu ressens l'envie d'enfler, de de-

venir grosse de pognon et d'expulser des dollars en argent comme une machine à sous ». L'identification forcée peut plaire ou non. Elle est, dès le début, inconfortable. Et c'est exprès.

Tom Robbins, peu connu en France, est né en 1936 et figure donc parmi les pères du roman pop américain. Il est depuis longtemps considéré aux États-Unis comme un auteur culte dont les romans, satires sociales gonflées aux répliques percutantes et au nonsense distillé sont des classiques sur les campus américains. Publié en 1994, *Comme la grenouille sur son nénuphar* pourrait avoir été écrit en 2008 puisque Gwen Mati (c'est-à-dire vous), voit sa vie basculer le jour où une crise financière menace de la priver de son job et de lui ravir tous ses espoirs dorés. En un même week-end elle fait la rencontre d'un ancien flambeur en bourse à la dèche revenu de Tombouctou, constate la disparition mystérieuse de sa meilleure amie obèse et du singe apprivoisé de Belford, tandis qu'un mystérieux docteur japonais a découvert le moyen de soigner le cancer du côlon.

Dans cette avalanche d'événements sans

« Le rêve américain ne sert à rien pour les gens qui n'ont même jamais rêvé. »

grande cohésion, Tom Robbins s'amuse à écrire un roman saugrenu, tonitruant et mondain, où les raisonnements macroéconomiques ou socio-politiques se mêlent au sexe et à l'astrologie, aux dialogues affûtés comme des scénarios de séries télévisées et à des descriptions psychédéliques qui servent de toile de fond à cette descente aux enfers du Nasdaq. Dans le ton de ce que les Anglo-Saxons qualifient parfois de *chatty novel*, les hyperboles humoristiques, aphorismes désabusés, et autres métaphores fantaisistes achèvent de donner à ce roman un style à mi-chemin entre l'art et la manière.

Satirique, forcément satirique, *Comme la grenouille sur son nénuphar* n'aurait probablement que peu d'intérêt sans cet alibi qui sauve parfois *in extremis* le roman d'un cynisme complaisant : « Pas question que tu lui donnes ce billet de cinq dollars (...). Toi aussi tu as des problèmes financiers et ces gens-là n'ont pas à se soucier des mensualités de ta Porsche, ni du crédit de ton appart. » Si satire il y a, elle est dans tous les cas soumise aux exigences d'un petit conte immoral somme toute assez réjouissant : Gwen, assez peu assagie par ses déconvenues, finit par faire ses adieux à un monde dont Tom Robbins laisse les valeurs matérialistes intactes, si l'on excepte quelques – innocents – coups de griffe : « Personne ne peut nier que dans cette société obsédée par la sécurité nationale, avec une industrie militaire qui tourne à plein régime vingt-quatre heures sur vingt-quatre, nous avons prospéré. (...) Aujourd'hui que le fossé entre riches et pauvres s'est élargi, les vieux rêves traditionnels du genre tout-est-possible-en-Amérique s'y trouvent engloutis ».

Et voilà peut-être en fin de compte le véritable intérêt du roman de Tom Robbins. Tout en rallongeant

d'abord la liste des épopées de ces héros contemporains que sont les *traders*, *brokers* et autres courtiers, il s'interroge sur les raisons d'une telle promotion romanesque, qui coïncide paradoxalement avec l'idée que l'*American dream* n'existe plus. À l'inverse de ces romans à succès du début du siècle qui voyaient l'immigré passer capitaine d'industrie, Tom Robbins propose sous un humour caustique une vision de la société américaine en plein désarroi, et touche peut-être ici à la vraie critique : « Le rêve américain ne sert à rien pour les gens qui n'ont même jamais rêvé ».

Étienne Leterrier

COMME LA GRENOUILLE SUR SON NÉNUPHAR
DE TOM ROBBINS
Traduit de l'anglais (États-Unis) par François Happe,
Gallmeister, 432 pages, 24,90 €

MAGAZINE CULTUREL CONNECTÉ

WWW.CHRONICART.COM

CHRO

CHRONIC'ART

#58 | SEPTEMBRE 2009

**COMMENT GOOGLE
A TRANSFORMÉ
NOS CERVEAUX**

DISTRICT 9

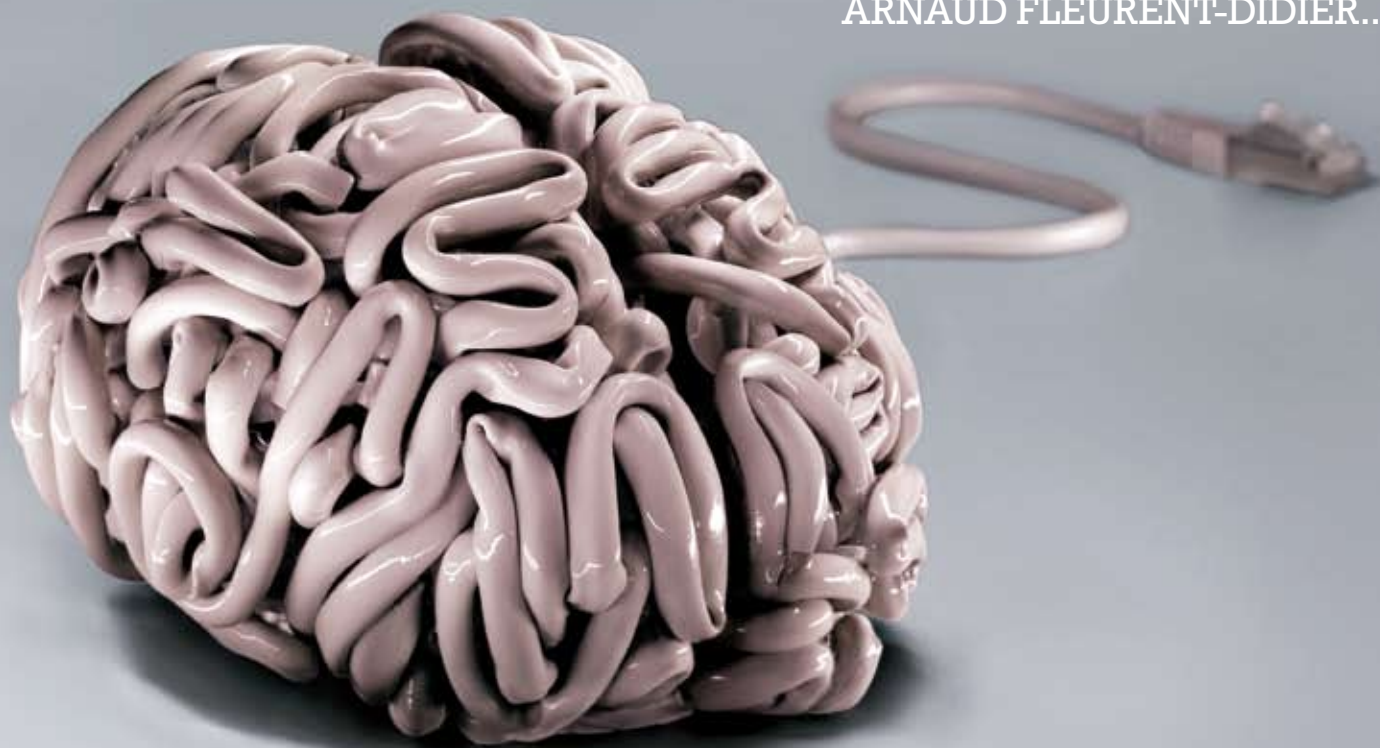
LA NOUVELLE PRODUCTION
ARCHI-BUZZÉE DE PETER JACKSON

KATHRYN BIGELOW

AU TOP AVEC SON FILM *DÉMINEURS*

**ENQUÊTE SUR
LES STUDIOS PARISIENS**

AIR, PHOENIX &
ARNAUD FLEURENT-DIDIER...



RENTRÉE
LITTÉRAIRE 09

DE 7 À 77 ANS

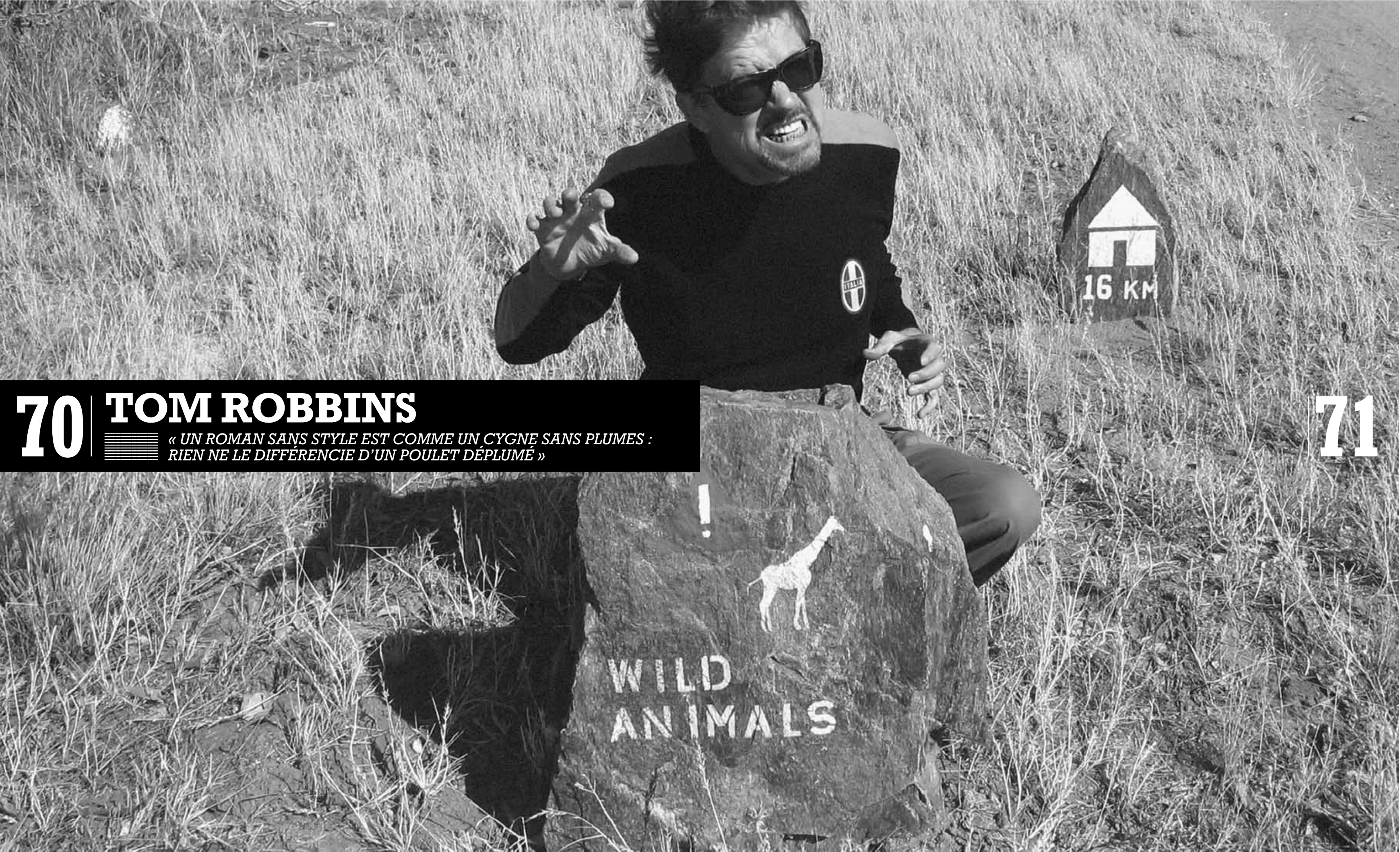
Y A-T-IL UN ÂGE IDÉAL POUR
PUBLIER SON PREMIER ROMAN ?

**+ VOLLMANN, HAENEL,
BEIGBEDER, TOM ROBBINS,
DAVID FOSTER WALLACE...**

Mensuel • Septembre 2009 • 4,50 €

M 03754 - 58 - F: 4,50 €





70

TOM ROBBINS

« UN ROMAN SANS STYLE EST COMME UN CYGNE SANS PLUMES :
RIEN NE LE DIFFÉRENCIE D'UN POULET DÉPLUMÉ »

71



TOM ROBBINS

SuperFREAK!

Anarchiste loufoque, gardien du temple des sixties et maverick des lettres américaines, Tom Robbins est connu dans le monde entier, sauf en France. Il est temps de réparer ce scandale : à l'occasion de la sortie de son nouveau roman, entretien-fleuve avec une icône de la contre-culture américaine.

Propos recueillis par Olivier Lamm | Photos © Alexa Robbins

Héros révé­ré de la contre-culture américaine, Tom Robbins est une légende. Aux Etats-Unis, où son chef-d'œuvre *Même les cowgirls ont du vague à l'âme* s'est vendu à plus de deux millions d'exemplaires depuis sa parution en 1976, les freaks et les geeks des lycées le lisent autant que, chez nous, les ados peinturlurés dévorent les poèmes de Jim Morrison. Et pour cause : dernier survivant de l'époque héroïque des sixties, Tom Robbins parachève depuis quatre décennies une littérature prodigieuse et hyper-colorée dont la fureur et la fantaisie n'ont d'égaux que le scrupule et la beauté vénéneuse de son écriture. Pop et politique (malgré lui) mais surtout obnubilé par la littérature, celui qu'on a pris l'habitude de surnommer « le Houdini de la métaphore » en raison de ses images invraisemblables est un authentique écrivain culte (c'est-à-dire énormément lu) depuis le succès inattendu de son premier roman, *Another Roadside Attraction* (1971), qui l'a contraint à abandonner son boulot de critique d'art. A l'époque, cette histoire délirante d'un ex-footballeur qui découvre le corps momifié du Christ et le cache chez deux hippies qui tiennent un cirque au bord d'une autoroute a été considérée comme « la quintessence de l'esprit des sixties » (dixit le magazine *Rolling Stone*) ; une légende tenace, mais apparemment fautive, raconte qu'Elvis Presley est mort avec un exemplaire du livre au pied de son lit. Depuis, Tom Robbins se

traîne un cortège infini de groupies, mais n'a jamais écrit un livre moyen. L'animosité dont il fait preuve à l'égard des dogmes, sa prédilection pour les drogues psychédéliques (Timothy Leary et Terence McKenna étaient ses amis intimes) et ses étranges théories sur l'Autre monde, le vivant et les étoiles (« *La logique donne à l'homme ce dont il a besoin. La magie lui donne ce qu'il désire* », affirme un personnage de *Another Roadside Show*) pourraient vite confiner à l'ésotérisme de bas étage, mais ils s'accordent chez lui dans une cohérence et une sincérité parfaitement désarmantes. En France, pourtant, sa cote est loin d'égaler celle de ses grands frères *beat* (Burroughs et Brautigan) et de ses cousins postmodernes plus raffinés ; peu de gens savent que l'exquis *Même les cowgirls ont du vague à l'âme* de son ami Gus Van Sant est adapté de son plus célèbre roman. La faute au monopole des alcooliques à flingue du Montana, qui incarnent pour le public français l'image d'Epinal de la « vraie » littérature américaine, et aussi à un destin éditorial un peu chaotique (d'abord édité chez Balland, Robbins a été repris en

« PEUT-ÊTRE QUE JE POSSÈDE DES POUVOIRS PSYCHIQUES INCONSCIENTS. MAIS SI C'EST LE CAS, ILS NE M'ONT JAMAIS FAIT GAGNER AUX COURSES »

1981 par les Presses de la Renaissance puis, en 2003, par le Cherche-Midi, qui a traduit *Féroces infirmes* et *Villa Incognito*). Les choses devraient heureusement s'améliorer grâce à Gallmeister et à sa belle collection « Americana », qui promet d'ores et déjà la traduction d'*Another Roadside Attraction* et, en attendant, nous propose ce terrible *Comme la grenouille sur son nénuphar* (*Half Asleep In Frog Pajamas*), paru en 1994. Sorte de conte ésotérique immoral moins loufoque et plus crucial qu'il n'y paraît, ce pavé de plus de 400 pages raconte à la deuxième personne l'étrange week-end de déboires d'une jeune courtière en bourse prise dans la tourmente d'une série de catastrophes : un krach, les disparitions inexplicables de son amie médium et du singe de son bigot de petit ami, la visite d'un médecin japonais capable de guérir le cancer et une romance avec un illuminé très disert et particulièrement versé dans les cosmologies Bozo et Dogon (un personnage directement inspiré de Terence McKenna). Mine de savoir et pure jubilation littéraire (à la fin, tout concorde), ce roman important est, du propre aveu de son auteur, l'un de ses plus accomplis. Autant de raisons, pour *Chronic'art*, de consacrer à Tom Robbins l'entretien-fleuve qu'il mérite. A noter qu'il y fait souvent mention de son dernier livre récemment paru aux Etats-Unis, *B Is For Beer* : vrai-faux livre pour enfants, ce livre illustré relate en détails incongrus la belle histoire de la bière (!) à travers la rencontre d'une petite fille avec la Fée de la bière, et actualise ainsi remarquablement ses thèses éternelles – car la bière est, voyez-vous, un « *très vieux véhicule poussé et tiré par des forces oubliées tels les esprits agricoles des céréales et de la terre* ». En voiture. ●●●

BIBLIO EXPRESS

SUR LA DIZAINE DE LIVRES PUBLIÉS DEPUIS 1971 PAR TOM ROBBINS, LA MOITIÉ N'A JAMAIS ÉTÉ TRADUITE. PETIT PANORAMA DES PÉPITES DISPONIBLES ET DE CELLES QU'ON ATTEND.

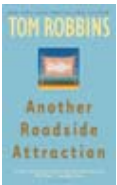
●●● **Chronic'art** : Vous avez écrit *Comme la grenouille sur son nénuphar* il y a plus de quinze ans. Comment le jugez-vous aujourd'hui ?

Tom Robbins : Je ne relis jamais mes romans une fois qu'ils sont publiés, parce que mon esprit est déjà passé à d'autres territoires, vierges et inexplorés. De plus, l'auto-analyse et les autoévaluations ne me passionnent pas, parce qu'elles sont généralement les signes d'une névrose narcissique. Platon a beau avoir dit qu'une vie sans examen n'est pas digne d'être vécue, le roi Œdipe et moi-même sommes plutôt disposés à en douter. D'un autre côté, j'ai une assez bonne mémoire, et si mes souvenirs de *Comme la Grenouille sur son nénuphar* sont justes, je dirais simplement qu'en termes de structure et de manière dont les différents aspects très hétérogènes du livres s'entrelacent, c'est sans aucun doute mon roman le plus accompli.

Pourquoi avoir choisi une courtière en bourse perdue au milieu d'une crise financière comme point de départ pour une illumination sur l'origine de l'humanité ?

Notre réalité consensuelle est éminemment instable, et une grande partie de l'humanité a tendance à s'attacher à des choses, comme l'accumulation de biens, qui au bout du compte ne lui procurent ni sens, ni finalité. Les marchés financiers me semblaient être une toile de fond idéale pour mettre en scène une comédie sérieuse sur l'évolution et la nature de l'existence. Nous vivons dans un théâtre cosmique et, pour peu que l'on arrive à se tenir à une distance suffisante, nos folies peuvent se révéler être une partie distrayante, voire nécessaire, du spectacle. Le domaine de la finance est une contrepartie idéale à celui de l'intellect et de l'âme, bien que je précise également dans le livre que l'argent lui-même peut être un formidable guide spirituel. Pour ce qui est de trouver le bonheur dans les recoins les plus inattendus de l'existence, n'importe quel faux-bourdon ou « *pion* » est capable de jouir de la vie quand celle-ci est douce et facile. Notre but à tous devrait être de vivre la vie comme une fête, même quand elle est dure et risible.

Comment jugez-vous l'évolution de votre héroïne, Gwendolyn, au cours du week-end où se passe l'action du roman ?



ANOTHER ROADSIDE ATTRACTION (1971)

Classique des *sixties*, ce premier roman tient du miracle pour la clarté de son invention (une structure fractale mais fastoche, des métaphores sublimes) et pour les adorables hippies qui en sont

les héros. Il y a dans ce livre une décontraction face au chaos que seul Pynchon peut égaler. Traduction à venir.



MÊME LES COWGIRLS ONT DU VAGUE À L'ÂME (1976)

En France, on connaît (un peu) la fable lesbienne de Gus Van Sant, avec son caméo de Burroughs et les pouces géants d'Uma Thurman, la plus grande auto-stoppeuse des

Etats-Unis. Mais on connaît moins le livre qui lui doit tout, et c'est bien dommage : c'est l'un des romans les plus joueurs et exquis de son époque.



MICKEY LE ROUGE (1980)

Irrésistible, haletant et éreintant à la fois, *Mickey le rouge*, jamais réédité depuis sa traduction en 1981, est probablement le plus dense et le plus éclaté des romans de Tom Robbins. On y rencontre

des roux, des extraterrestres, Thomas Jefferson et la conspiration la plus improbable de la littérature moderne.

Peut-on dire qu'elle accomplit une illumination ?

Parce qu'elle est aveuglée par son ambition matérialiste (probablement une conséquence de sa vie de famille instable) et têtue comme un glacier, Gwendolyn est un cas compliqué. A la fin du roman, je pense tout de même qu'elle a un peu lâché prise sur son système de pensée et qu'elle s'apprête à se laisser porter – peut-être extatiquement – vers les eaux plus profondes, mystérieuses et excitantes d'une existence libérée. En témoigne l'histoire d'amour très belle qu'elle vit avec Larry Diamond.

Le roman commence sur un krach boursier et sur la possible crise financière qui s'ensuit. Au-delà de l'intention



SKINNY LEGS AND ALL (1990)

Encore un roman composite inédit en français : en tissant les fils d'une myriade d'intrigues et en mettant en scène des prêcheurs fondamentalistes, des *performers* géniaux, des galeristes et des objets

inanimés, Robbins cultive ses croisades et ses marottes. Les rockers australiens de Wolfmother auraient, paraît-il, trouvé leur nom dans le livre.



FÉROCES INFIRMES RETOUR DES PAYS CHAUDS (2000)

Quelque part entre Tom Sharpe, Indiana Jones et Tex Avery, cette énorme comédie satirique sur un agent de la CIA nommé Switters qui, suite à sort reçu en Amazonie, ne

peut plus poser le pied par terre, est peut-être le livre le plus drôle des années 2000. Grâce à lui, Robbins est revenu dans nos librairies.



VILLA INCOGNITO (2003)

Pas forcément le plus réussi, mais pas le moins satirique : en suivant trois vétérans du Vietnam planqués depuis la guerre au milieu de la jungle, il donne une sorte de comédie critique mêlée de zen et

réhabilite le *tanuki*, animal folklorique japonais doté de bourses si démesurées qu'il peut faire du parachute avec. O.L. & B.Q.

satirique, jusqu'à quel point votre prédiction était-elle volontaire ?

Etonnamment, un grand nombre de mes thèmes de roman se sont révélés prophétiques, et je dis « étonnamment » parce que j'ai n'ai jamais fait en sorte de vouloir prédire le futur. Peut-être que je possède des pouvoirs psychiques inconscients. Mais si c'est le cas, ils ne m'ont jamais fait gagner aux courses. D'un autre côté, peut-être qu'il est toujours possible de regarder le futur si on le regarde à travers un objectif décomplexé et poétique. Puisque le paradoxe est la colle qui tient l'univers (même si nous Occidentaux ne sommes pas éduqués pour accepter la contradiction), je trouve tout à fait naturel, voire inévitable, d'être à la fois ironique et sincère.



De la même manière, votre premier roman, *Another Roadside Attraction*, était décrit par son éditeur comme « un divertissement apocalyptique », ce qui est un paradoxe en soi... D'où vient votre amour pour les événements apocalyptiques ? Faut-il en revenir à l'étymologie du mot (*revelation*, en anglais), à la fois fin du monde des hommes et moment de révélation ?

« L'IDÉE DE L'APOCALYPSE EST UNE PULSION DE MORT PLANÉTAIRE QUI NOUS EST IMPOSÉE PAR DES FONDAMENTALISTES EFFRAYÉS PAR LE POUVOIR SAUVAGE DE LA SEXUALITÉ »

Je suis loin d'être un « admirateur » de l'apocalypse, puisque je considère l'idée même de l'Apocalypse comme pathétique, lâche et absurde. C'est une pulsion de mort à l'échelle planétaire qui prend ses racines dans l'ignorance et la peur, et qui nous est imposée par des fondamentalistes effrayés par la vie en général et par le pouvoir sauvage de la sexualité en particulier, et qui pensent que tout ira mieux quand le monde

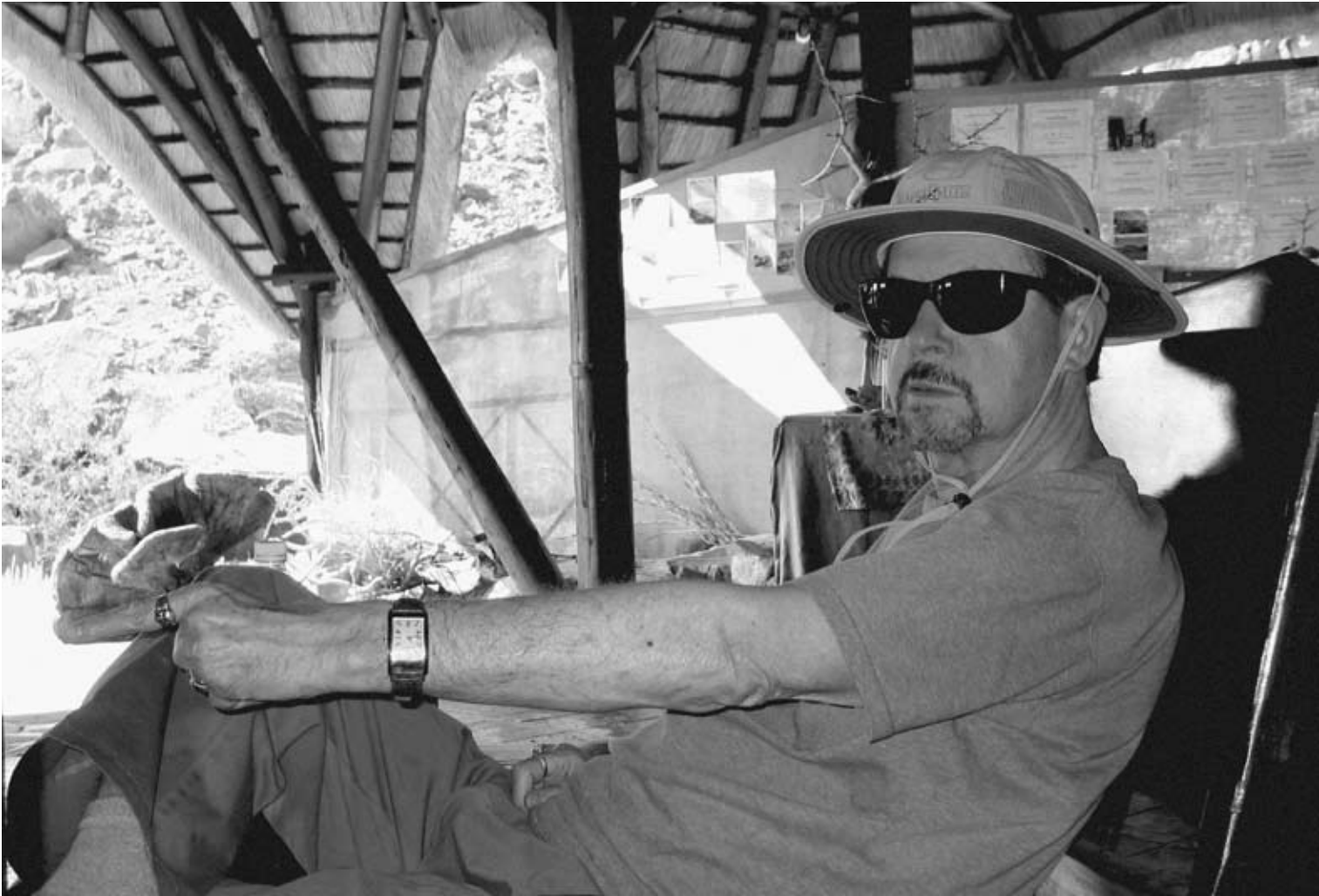
sera réduit en fumée et qu'ils pourront passer le reste de l'éternité les doigts de pieds en éventail dans un paradis tout gris et peuplé uniquement par leurs semblables. Mais le rêve d'une fin apocalyptique est fermement imprégné dans le tissu de la civilisation occidentale (les actions de Jésus lui-même étaient motivées par sa croyance que le monde pouvait cesser d'exister à tout moment), et doit être pris en compte

par tout romancier qui s'intéresse à autre chose qu'aux mariages foireux, aux problèmes de santé et aux délits en tous genres.

La nature ambiguë de vos attaques satiriques fait

qu'on a du mal à savoir où vous vous situez par rapport à vos personnages. Par exemple Amanda, dans *Another Roadside Attraction*, est à la fois une sainte et une hippie capable de prononcer des phrases comme « *Tout finit par se fondre dans un champ d'énergie et de lumière* ». Est-ce parce que vous aimez vos personnages que vous êtes si clément avec eux ?

Quand j'écris que Disney commercialise du vin Mickey ou Donald, il est évident que je me complais à faire de la satire. Mais les vraies scènes satiriques sont en fait assez rares dans mes livres, et ceux-ci doivent être lus au pied de la lettre. Et si cela peut paraître dur à croire, n'oublions pas que nous vivons dans un monde merveilleusement bizarre, dans lequel il se passe chaque jour des événements plus bizarres encore que tout ce pourrait inventer un auteur de romans satiriques. Quand je dépeins le réel, j'en donne une image plus complète que celles des soi-disant « réalistes socialistes ». Quand j'ai écrit *Another Roadside Attraction*, mon intention n'était pas de décrire les années 1960 mais de recréer stylistiquement cette époque fantasque et audacieuse sur la page. L'assertion d'Amanda comme quoi tout dans l'univers finit par se fondre dans un champ d'énergie et de lumière, bien qu'exprimée avec naïveté, est aujourd'hui partagée par les physiciens les plus évolués dans leurs théories. Les descendants d'Einstein et les collègues de Stephen Hawking prendraient sûrement sa déclaration au sérieux. Je crois que j'ai autant d'affection pour Amanda (et pour la Gwendolyn de *Comme la grenouille*) que Lewis Carroll devait en avoir pour Alice. ●●●



●●● Pourquoi avoir choisi une jeune femme sexy d’origine philippine comme personnage principal ? Dans les milieux boursiers, on imagine plutôt de jeunes hommes aux dents longues…

Au départ, j’avais pensé faire appel à un courtier en bourse masculin. Mais Gwendolyn est rentrée dans la salle de casting et a demandé à avoir le rôle. Elle était un peu sott e et un peu garce, mais j’ai vu du potentiel dans sa force de caractère. Pour tout ce qui concerne la nature érotique du roman, « *if there’s anything better in this world, who cares ?* » Du moment qu’elles sont décrites avec un cœur chaleureux et un regard poétique, les scènes de sexe ajouteront une saveur délicieuse à presque n’importe quel livre ou film. En revanche, elles auraient été complètement inappropriées dans *B is for Beer*, car ses personnages principaux sont une petite fille et une cousine de la Fée Verte (*l’absinthe*, ndlr).

Vous voyez-vous plutôt comme un écrivain doux ou en colère? Quand votre pays vous a-t-il donné une bonne raison de vous mettre en colère pour la dernière fois ? En tant qu’écrivain et en tant que personne, je pense qu’il est de mon devoir de témoigner de la lame de fond de corruption, d’incompétence et de brutalité qui engloutit

notre planète ; mais ce n’est pas parce qu’on dénonce des abominations qu’il faut perdre son sens de l’humour et une distance suffisante pour philosopher. Les hommes perpétuellement en colère sont des emmerdeurs tristes et névrosés, bouffés par les vers. Si l’on ne peut pas changer le monde, on peut toujours se changer soi-même. Mon pays, avec toutes les bêtises de ses patriotes paranos et de ses cow-boys fous de Jésus, m’a encore mis en colère il n’y a pas dix minutes : en fait, ça arrive à chaque fois que je regarde les infos. Mais il me suffit de regarder des oiseaux jouer dans la pluie par la fenêtre pour réaliser qu’à un autre niveau, tout est simultanément parfait. Encore une leçon de l’existence, encore un paradoxe. Le pire peut arriver, ce n’est rien qu’une comédie cosmique.

Les vues de Gwendolyn sur le monde contemporain sont souvent odieuses.

L’utilisez-vous comme un véhicule cathartique pour exprimer vos opinions les plus sombres sur vos semblables ? A partir du moment où j’ai accepté de donner le rôle à Gwendolyn, j’ai perdu tout contrôle sur elle : elle vivait sa vie. Elle ne parle que pour elle-même, et pour ceux qui partagent sa manière de voir les choses. Il nous arrive souvent de ne pas être d’accord, mais elle a le droit de faire entendre sa voix. De plus,

sans conflit, sans tort à corriger éventuellement, on se trouve sans mur contre quoi faire rebondir des idées opposées, et l’intrigue se trouve alors dépourvue de drame ou d’enjeu. Dans le livre, on comprend vite que Gwendolyn suit le chemin du Fou du Tarot : un voyage erratique

plein de découvertes, d’illuminations et de changements.

Il y a quelques années, vous disiez que votre vision du monde n’était « *pas si*

différente de celle de Kafka » mais que, contrairement à lui, vous refusiez de laisser cette dernière vous abattre. D’où vient votre foi ? Vous considérez-vous comme un humaniste ?

Mon insistance sur la joie envers et contre tout n’a rien à voir avec la foi. C’est une histoire d’attitude, ancrée dans le Zen, le Taoïsme, le Soufisme, la tradition tibétaine de la « sagesse irraisonnée » et des décennies d’expériences à regarder le monde en détail. Le potentiel de l’humanité m’enthousiasme, mais à ce point de son évolution, elle est souvent absurde. Ce qui ne veut pas dire que nous ne méritions pas l’amour. Il n’y a pas de véritable progrès sans amour, et ça vaut autant pour les individus que pour la société. Dans son merveilleux film de 1960, *Tirez sur le pianiste*, François Truffaut embrasse son public, puis lui crache au visage, puis l’embrasse à nouveau, etc. L’existence de ce film m’autorise à suivre mon instinct naturel pour utiliser une méthode similaire : le mélange de la fantaisie et de la vérité, du nihilisme et de l’humour, de la tragédie et du divertissement.

Vos livres sont remplis de théories, mais elles sont toujours énoncées par des personnages plus ou moins illuminés, comme Larry Diamond dans *Comme la grenouille*. Est-ce pour marquer votre distance avec ces théories ? Dans *B Is For Beer*, on a ainsi du mal à ne pas confondre la Fée de la bière avec un ivrogne illuminé quand elle explique que la bière fait le lien entre les hommes, le sol et les étoiles, ou que la levure est un « *véhicule* » vers le grand Mystère de l’univers…

Je ne sais pas comment parlent les ivrognes en Europe mais dans notre fruste Amérique, les clodos bourrés ne sont jamais aussi articulés ni aussi profonds que la Fée de la bière. Dans la mesure où la bière est faite avec des céréales fermentées, le lien avec les champs, et donc avec le sol, est évident. C’est une simple histoire de « terroir ». Ensuite, des scientifiques m’ont assuré qu’il est tout à fait possible que de la levure ou des spores de champignons aient dérivé dans l’espace depuis une autre planète, jusqu’à la nôtre. Pendant des millénaires, nous autres humains avons ressenti un désir profond de nous connecter avec des forces et des pouvoirs mystérieux, dont nous ressentons la présence sans pouvoir les identifier ou

les appréhender. Des chercheurs isolés aux quatre coins du monde, et parfois des civilisations entières, ont régulièrement utilisé des plantes aux vertus psychédéliques ou des boissons alcoolisées (bien que l’alcool soit moins efficace) pour faciliter de brèves rencontres avec ces forces. Donc, vous voyez, pour peu que l’on s’autorise à voir les choses autrement, les idées de la Fée de la bière ne sont pas si insensées. Dans *Comme la grenouille*, la plupart des théories exprimées par Larry Diamond sont les miennes. Quelques autres sont les versions théâtralisées et développées par mes soins de théories élaborées par d’autres. Dans *Comme la grenouille*, par exemple, j’ai joué (et c’est le mot correct) avec certaines idées et conjectures de Robert K.G. Temple sur les cosmologies extraordinaires des tribus

« EN TANT QU’ÉCRIVAIN, IL EST DE MON DEVOIR DE TÉMOIGNER DE LA LAME DE FOND DE CORRUPTION, D’INCOMPÉTENCE ET DE BRUTALITÉ QUI ENGLOUTIT NOTRE PLANÈTE »

Dogon et Bozo (que je suis allé rencontrer au Mali) et leurs connaissances complexes, jusque-là inexpliquées, de l’astronomie.

Parlons justement du cœur théorique du roman, inspiré par *The Sirius Mystery* de Robert K.G. Temple. Comment avez-vous découvert ce classique de l’ésotérisme ? Jusqu’à quel point le prenez-vous au sérieux ?

J’ai découvert *The Sirius Mystery* juste avant de commencer la rédaction du roman. Ce fut comme un présent des dieux, qui m’a fourni en un instant un territoire vierge à explorer et une palette immense dans laquelle tremper mon pinceau, puisque j’avais déjà pour projet de faire une analogie entre le phénomène de plus en plus répandu de la disparition des grenouilles et l’inquiétant déclin de la classe moyenne.

D’après *Wikipedia*, vous avez calqué le personnage de Larry Diamond sur votre ami Terence McKenna, qui apparaît d’ailleurs sur une photo dans le roman en compagnie de Timothy Leary, Castaneda,

Gary Snider et Diane di Prima… Je dois d’abord dire qu’au moins la moitié des faits présentés à mon sujet dans *Wikipedia* sont faux. Ils se sont même trompés sur mon âge. Pourquoi est-ce que je n’ai pas corrigé ces erreurs? Probablement parce qu’elles m’amusent. Et comme je l’ai déjà dit, je ne m’intéresse pas beaucoup à mon image publique. Quoi qu’il en soit, Larry Diamond n’est absolument pas calqué sur Terence McKenna. En décembre 1976, le magazine *High Times* a publié un article de moi dans laquelle je présente certaines théories que McKenna n’a abordé que de nombreuses années plus tard. Nous sommes arrivés à ces spéculations chacun de notre côté. McKenna, la personne la plus brillante, la plus érudite et la plus articulée que j’ai jamais rencontrée, a développé ces théories plus que je n’aurais

jamais pu le faire, mais c’était un universitaire, et je suis un artiste. Grâce à une érudition totale, il a confirmé certaines notions dont j’avais seulement eu l’intuition grâce

à mon imagination et mon esprit badin.

Faites-vous un lien entre votre intérêt pour cet « *Autre Monde* » sur lequel vous ne cessez d’écrire et le fait que vous êtes un auteur de fiction ?

Je ne dirais pas que j’écris « sans cesse » sur un « Autre Monde », mais je sais effectivement que la réalité est loin d’être aussi limitée que certains gens très fermés ont l’air de le croire (peut-être qu’ils prennent leur désir pour la réalité) et j’essaie effectivement, autant que je peux, sans trop perturber mes histoires, de parler des royaumes du rêve, de l’esprit, de la nature sauvage, du monde inanimé et des enfers de la psyché. Même si on est limité à la spéculation à leur propos, refuser leur existence en bloc revient à faire l’autruche. Et puis, pour peu qu’elles ne soient ni trop intrusives, ni trop didactiques, de telles spéculations peuvent être très distrayantes, autant pour le lecteur que pour l’écrivain.

Dans *Another Roadside Attraction*, Max Marvelous cite Bertrand Russell : ●●●

●●● « *Il n’y a aucune différence entre ceux qui ne mangent pas assez et qui voient le monde comme un paradis et ceux qui boivent trop et qui voient des serpents* ». Auriez-vous vu le monde différemment si vous n’aviez pas fait l’expérience des drogues psychédéliques ?

C’est impossible à expliquer en quelques phrases, mais mes voyages psychédéliques m’ont rendu moins rigide, aussi bien intellectuellement qu’émotionnellement ou spirituellement, que je l’étais auparavant. A un niveau ou à un autre, tout est connecté dans l’univers et, après que les drogues m’ont ouvert les yeux, j’ai pu commencer à remarquer et à apprécier ces connections, jusqu’aux moins évidentes, alors que je n’aurais jamais pu soupçonner leur existence autrement. Ma vie quotidienne est devenue infiniment plus riche, tout comme ma tolérance envers les mensonges des hommes et les institutions qui nous manipulent. Les enfants sont suffisamment neufs sur cette planète pour comprendre de manière instinctive ce que les mystiques

« JE DOIS DIRE QU’AU MOINS LA MOITIÉ DES FAITS PRÉSENTÉS À MON SUJET DANS WIKIPEDIA SONT FAUX. ILS SE SONT MÊME TROMPÉS SUR MON ÂGE »

et les physiciens les plus avancés veulent dire quand ils décrivent la réalité comme un plat de cassoulet infini plutôt que comme une tranche de pain. Les dimensions supplémentaires et les univers parallèles leurs semblent parfaitement naturels, comme ils le sont pour les tribus « primitives » et les explorateurs psychédéliques.

Vos livres sont remplis de petits faits étranges, comme ceux qui concernent le dentier de George Washington dans *Comme la grenouille...* D’où vous vient cette affection pour les faits incongrus ? Depuis que je suis un petit garçon, mon esprit agit comme un aimant à savoir incongru. Je ne fais pas volontairement la collection de faits bizarres : il semblerait seulement qu’ils aient tendance à s’accumuler dans le vase verdâtre qui se trouve au fond de ma boîte crânienne.

Je place ce genre de faits étranges dans mes récits quand cela semble approprié, généralement quand ça me permet de faire passer une idée que j’ai derrière la tête. Mais le plus souvent, je m’en tiens à les utiliser pour donner du piment à des conversations, à une fête ou dans un bar.

En termes de style, *Comme la grenouille...* est un sommet de votre art de la métaphore. C’est aussi la seule fois où vous avez écrit à la deuxième personne. Avez-vous essayé d’écrire « différemment » pour ce livre ? Les métaphores ont le pouvoir d’illuminer une page de prose, d’élever le texte hors de la sphère de la bourbe mondaine ou du simple reportage fictionnel ; surtout, elles peuvent approfondir la compréhension subliminale qu’a le lecteur de la personne, du lieu ou de l’événement qu’on lui décrit. Il est impératif qu’elles soient novatrices et pertinentes. Je m’efforce de ne jamais faire appel à une métaphore de manière arbitraire. Pour autant que je m’en souvienn

je, je n’ai pas plus fait appel à des figures de style dans *Comme une grenouille...* que dans mes autres romans. Mais peut-être la providence a-t-elle agi pour qu’elles soient de qualité supérieure, et par conséquent plus

mémorables ? Dans l’art et la littérature, le style est aussi important que le contenu. Un roman sans style est comme un cygne sans plumes : rien ne le différencie d’un poulet déplumé.

Pourquoi avoir écrit à la deuxième personne, une des formes narratives les plus rares qui soient et un signe extérieur de modernité ?

Gwendolyn n’était pas suffisamment de confiance pour que je lui confie la narration : elle est trop malhonnête, égocentrique et obsédée par la réussite matérielle. Quant au point de vue de Larry Diamond, bien que je sois d’accord avec une grande partie de ce qu’il raconte, il était trop excentrique. Ca excluait donc le récit à la première personne. Ensuite, j’avais peur qu’une histoire ayant pour toile de fond une crise financière, même aussi peu orthodoxe que celle-là, ait

l’air monotone pour certains lecteurs. Après avoir essayé quelques pages à la deuxième personne, le défi d’un roman entier à la deuxième personne m’a paru intéressant. Finalement, cela rend le roman plus naturel, gracieux et inné.

Vos romans sont remplis d’idées structurelles, formelles et narratives très excentriques, sans jamais aller jusqu’à la littérature expérimentale. Que pensez-vous des auteurs de littérature expérimentale de votre génération, comme Pynchon, Gass ou Coover ? Pynchon et Gass sont des stylistes merveilleux, et je suis en admiration totale devant leurs prouesses littéraires. Malheureusement, ils sont aussi très peu lus. Je ne suis pas un écrivain *mainstream* et je n’ai jamais eu l’ambition d’en être un, mais je ne suis pas non plus un écrivain élitiste. Si mes romans ont la moindre chance d’aider le monde à rester vivant et flexible, alors il faut qu’ils puissent être lus et compris par plus de gens qu’une poignée d’universitaires et de connaisseurs professionnels de la littérature.

Presque tous vos romans se passent à Seattle et dans l’Etat de Washington. Vous avez même préfacé un livre sur la Skagit Valley. Qu’est-ce qui vous intéresse dans cette ville que vous comparez à un « restaurant chinois géant » dans *B Is For Beer* ?

Au-delà de la beauté naturelle de l’eau, des forêts et des montagnes qui l’entourent, Seattle est une ville progressive et ouverte, largement peuplée d’artistes, de musiciens et de gens politisés. Mais c’est vraiment le climat qui fait que je reste dans cette région. Il y a quelque chose d’éminemment romantique et mystérieux dans ses jours de brume ou ses nuits de brouillard. Ici, la pluie est mince et constante, douillette et contemplative ; elle est idéale pour qui veut rentrer en soi, vers ce que Jung appelait « le fond de l’âme de fond ». Primale, nourissante et rafraîchissante, elle peut aussi bien recouvrir d’une cape de shaman l’épouvantable cancer de la publicité dans la rue que nous susurrer à l’oreille des choses sur l’essence primordiale des choses dans des langues secrètes.

Pourquoi tous vos romans sont-ils traversés au moins une fois par un

personnage accompagné d’un singe, comme Michael Jackson avec Bubbles ?

Nous autres humains partageons notre planète avec les animaux et les objets inanimés depuis toujours ; à travers les millénaires, ils nous ont servis de compagnons de pensée, nous les avons utilisés aussi bien métaphoriquement que symboliquement dans nos mythes, nos fables, notre littérature et notre art pour mieux nous comprendre nous-mêmes et mieux comprendre la vie en général. Dans mes romans, j’ai toujours essayé de ramener les animaux et les inanimés vers leurs traditionnels rôles symboliques, en leur octroyant un statut égal à celui des personnages humains et en évitant de leur infliger une vision anthropomorphique, à l’instar de Disney et de ceux de son espèce. Pourquoi les singes ? J’imagine que c’est parce qu’ils nous ressemblent et qu’ils sont très loin de nous en même temps. Ils sont des miroirs vivants qui réfléchissent un aspect flou et sauvage de nous-mêmes, que nous avons perdu il y a un million d’années mais qui nous est malgré tout familier. Ils pourraient bien être notre lien le plus fort avec le monde naturel. Il se pourrait aussi que les singes et les primates dans mes livres soient là pour rappeler l’influence d’Alfred Jarry : j’ai lu *Gestes et opinions du docteur Faustroll*, pataphysicien quand j’étais dans ma vingtaine, et il a laissé en moi une empreinte indélébile qui n’est sûrement pas étrangère à mon esthétique littéraire.

Another Roadside Attraction est un classique des années 1960, à l’instar de *L’avenir n’est plus ce qu’il était de Fariña* ou *Acid Test* de Wolfe. Comment appréciez-vous ce statut « d’écrivain des sixties » ? Mon intention dans *Another Roadside Attraction* était de capturer, d’un point de vue psychédélique plutôt que politique, cette période (de 1965 à 1972) si mal comprise et si calomniée qu’on appelle les *sixties*, et mes deux livres suivants traitaient d’une certaine manière de ses retombées persistantes. Ceci dit, mes six autres romans n’ont rien à voir

avec cette époque turbulente et glorieuse. L’étiquette d’écrivain des *sixties* est donc grossière et fausse. Même si participé avec enthousiasme à la révolution psychédélique (comme je dis souvent, le jour où j’ai pris du LSD pour la première fois reste le jour le plus enrichissant de ma vie), même si j’ai manifesté contre la guerre du Vietnam (tout comme j’ai aujourd’hui même manifesté contre la Guerre en Irak), même si je n’aurais pas voulu rater les années 1960 pour un milliard de dollars, je n’ai jamais été un hippie typique, qui zone toute la journée en fumant du shit et en écoutant Grateful Dead. Pendant les *sixties*, j’étais un journaliste actif, un critique d’art reconnu qui rédigeait des chroniques inflexibles de peinture et de sculpture pour les journaux et les magazines. Dans la mesure où l’un de mes thèmes de prédilection est la libération, j’imagine que l’on peut considérer mes romans comme des romans politiques, mais j’évite d’aborder des sujets politiques précis, et je n’ai aucun intérêt pour les élections, les partis ou les gouvernements.

Nos problèmes principaux sont d’ordres psychologique et spirituel, et il n’existe aucune solution politique à ça. Si nous évoluons en tant qu’individus, en remplaçant le contrôle par la liberté, le dogme par le rire, l’ambition

narcessique par « la sagesse irraisonnée » et McDonald’s par les Deux magots, nos systèmes politiques suivront.

Vous citez de nombreux auteurs dans *Comme la grenouille sur son nénuphar*, quoique de manière détournée (la voix de William S. Burroughs qui commande un lait fraise ou des *Mémoires d’acariens* écrits dans le style de Malcolm Lowrry). Quels auteurs ont été importants pour vous ?

Les maîtres qui ont composé les fresques des rêveries de ma jeunesse sont Homère, Joyce, Hermann Hesse, Alfred Jarry, Blaise Cendrars, Günter Grass, Henry Miller et Mark Twain. Plus tard, ce furent Angela Carter, Gabriel Garcia Marquez, Ishmael Reed et les poètes hispanophones : Neruda,

Vallejo, Garcia Lorca et Jiménez. Ces jours-ci, je m’intéresse à Thomas Pynchon, Louise Erdrich, Tibor Fischer et à la superbe superstar de la poésie Sufi, Jalâl al-Dîn Rûmi.

Vous avez un lectorat très dévoué : certains vont même jusqu’à se faire tatouer votre visage sur le corps. Comment l’expliquez-vous ?

Des lecteurs m’ont déjà dit que j’exprimais dans un langage palpitant des choses qu’ils ressentaient en secret mais qu’ils étaient incapables d’exprimer avec des mots. Si c’est vrai, ça pourrait être une explication. J’en ai une autre, que m’a écrite un jour une jeune femme dans une lettre : « *Tes livres me font rire, ils me font réfléchir, ils m’excitent, et ils m’aident à apercevoir le miracle des choses de la vie* ». Je ne peux pas en rajouter, mais je soupçonne que nous ne sommes pas beaucoup d’auteurs à en faire autant pour nos lecteurs.

Comment voyez-vous votre évolution depuis votre premier roman ? Vos vues sur le réel et le monde ont-elles changé avec le temps ?

Nelson Algren, un autre de mes maîtres, a une fois dit qu’« un écrivain qui sait ce qu’il fait ne fait pas grand chose ». J’essaye d’écrire en toute innocence et en toute spontanéité, en évitant l’autoanalyse autant que je peux. En ce qui concerne le monde, la dynamique centrale de l’Histoire n’est pas un conflit entre le bien et le mal mais entre l’ignorance et le savoir, et entre le confort de la certitude et du contrôle et l’euphorie de la liberté et de la surprise. La technologie a beau m’avoir complètement changé en 77 ans, le conflit reste le même. ■

Comme la grenouille sur son nénuphar de Tom Robbins (*Gallmeister*)